Reflets d'éternité

André Velter

Une vie en battement de porte

Tout est départ.
Du mouvement il n'y a pas à démordre.
Du mouvement dans l'azur ou l'asphalte, les volcans ou les glaces.
Le moindre geste a semé des étoiles sur la terre.
Qui ne sent la cavalcade, le carnaval, la migration des corps et des pierres ?
Le moindre écart a jeté des outrages au ciel.
Qui n'accueille les cahots, les blasphèmes, les caresses et les traces ?
Le moindre pas a levé d'autres horizons.
Qui ne vit d'alertes, de temps anéantis, de souffles brûlants et d'ombres ?
Tout est dépense.
Tout est désert.
Au grand miroir de nos mains vides.

SANS RETOUR

« Que chacun reste chez soi : les Maoris au Groenland, les Basques en Éthiopie, les Peaux-Rouges en Nouvelle Guinée, les Picards à Samos, les Esquimaux à Bratislava, les Papous en Wallonie, les Celtes en Sibérie, les Kalmouks en Provence... » Ce credo de Louis Scutenaire, qui nous a si souvent réjoui, voit sa tonique dérision entrer en résonance avec les plus aveugles frayeurs, les plus sinistres résurgences, les plus sanglants mots d'ordre.

Le règne du Père Ubu s'est visiblement installé n'importe où, et pas seulement en Pologne. On a ressorti les vieux étendards, réchauffé à la fois les cendres des ancêtres et les haines fossiles. On n'entend qu'anathèmes ou menaces, vociférations de barbus, aboiements de miliciens. Les marchands empochent et se taisent. Les nantis soupirent et se terrent. Les états déroulent leurs barbelés. L'heure est à la résurrection des prés carrés patriotiques, à l'expertise ethnique, à l'embrigadement du ciel. On multiplie ce qui entrave. On exalte ce qui interdit. On sacralise ce qui rétrécit l'horizon et les rêves.

Enrique Discépolo, le grand poète du tango argentin, l'avait d'emblée pressenti : « le vingtième siècle est un dépôt d'ordures. » Ordures dans les têtes, les coeurs et en tous lieux. Ordures à visage humain, ordures actives ou passives, ordures à prix d'or qu'on baptise décharge nucléaire, marina, parc de loisirs ou cimetière d'avions. L'air sent le soufre. L'époque livrée aux normes de consommation suit la dérive programmée des consciences. Ne vivent plus guère que des âmes mortes. L'océan crache du mazout, des pesticides, des détonateurs.

Nul n'échappe à cette misérable folie. Le spectacle anesthésie les refuges. Le désir est piégé, la révolte dérisoire, meurtrie. L'ombre de Zapata passe sur nous comme un superbe soleil qui sera piétiné.

Le sillage où inscrire nos corps et nos voix se trouve singulièrement hors-jeu, au-delà de l'espoir et du désespoir, dans une zone mouvante qui n'accueille que des êtres de passage. Ceux-là ont tissé les racines et les branches, les fougères et les lianes. Ils ont métissé leurs cris, rythmé leurs visions, changé de langues, bu à des sources de rencontre. Ils ont bâti des toits et des tentes, mais aucune muraille, aucune fondation. Ils vont de départ en départ. Leurs chevaux les mènent sans retour. Ils ne veulent suivre que le plein été, la saison ardente.

Un mot plus haut que l'autre

Comment passe un poème au plus près des jours et des nuits, des clameurs, des émeutes, des amours, des souffrances ou des deuils ? Comment, pour qui n'apparente pas le chant au songe ni le souffle au soupir ? Comment, pour qui n'entend pas se dessaisir d'un surcroît de ferveur, de fureur, de risque ?

Les mots sont des provisions de bouche qui affament, agacent, jettent sur les routes. Des aliments qui ne se digèrent pas. Ils ont à l'occasion pouvoir de boussoles qui restent sur l'estomac. Tant qu'on ne les rend pas au muscle de la langue. Tant qu'on ne les accorde pas au signe, au mystère. Tant qu[1]on ne les voue pas au péril le plus pur.

Qu'importe le verbe, la parole, l'écriture s'il n'y a merveille incarnée, transe de son et de sens, jubilation qui fête ensemble agir et non-agir ? L'absolu est une révolte qui jamais ne renie ses prodiges. L'infini une caresse foudroyante sur la peau.

Il est des phrases-embarcadères, des noms aimantés, des chansons qui d'avance larguent nos amarres.

Comment ne pas perdre le contact d'avec cette chance qui nous perd, et fait de nous des survivants féroces ? D'abord en refusant d'être son propre copiste. En changeant d'allant et d'allure. En n'opérant aucun repli tactique sur des pages allouées, garanties, balisées.

Au delà des preuves ou des traces, le poète n'a pas à fournir à la demande, même pas à la sienne, mais à se donner corps et âme dans les mots, corps et âme hors des mots. Son énergie tient du coup de foudre. Sa conscience éclaire un fol abîme. Il est présent farouche, insouciance neuve, gaîté tragique. Ou alors il n'est pas.

Sa ligne d'horizon n'est pas ligne de fuite. Juste une brèche au ras des toits. Une clairière où danser. Et je crie que je voudrais tourner là-haut comme un derviche qui troue la terre jusqu'au coeur. Et je m'acharne à mettre en lumière un poème pareil à un pays sans fin.

J'avoue que je ne suis qu'autant que je m'évade.

FRONTIÈRES

Qui a promis la terre promise ?
Dieu avait plus d'un slogan dans son sac à prophéties
et plus d'un rêve de sang en lieu de lait et de miel.

C'est une malédiction moderne qui a imposé des bornes et des barrières aux horizons nomades,
aux horizons que les caravanes empruntaient à leur guise, à leur rythme, à leurs risques et périls certes,
mais librement, librement.

Les confins, les lisières avaient un goût de défi et d'appel,
un goût de mémoire inconnue.

On partait avec des cartes incertaines où tout était possible. Le désert et le gîte. L'embuscade et la steppe. L'altitude et la soif. Le vertige et la plaine.
Zones sans gardes ni entraves, passages livrés aux pèlerins, aux voyageurs, aux insoumis,
terrains si vagues qu'[1]ils touchaient aux songes et au ciel.
En marge se projetaient tous les élans du coeur.

Les frontières désormais tiennent le centre et les rives, s[1]inventent des rendez-vous sur un surcroît de ruines,
sortent de partout comme des licols d'importation jusqu'à étrangler le moindre désir d'espace,
le moindre sursaut de souffle
et toute vie intérieure.

La loi des états semble le contrecoup panique de la grand peur qui hante les sédentaires.
Et les pays cadenassés pullulent. Et ils s'accrochent à leurs limites. Et ils contrôlent. Et ils répriment. Et ils tuent.
La loi des états est la pire imposture.

Les pays oubliés crèvent dans une poussière d'exil, dans des bivouacs de boue, dans le non-lieu d'une vieille blessure.

Ils échangent remords pour vengeance, légende pour programme, servitude pour servitude,
avec dans le sablier la même dose de poison que d'espoir.

Car les frontières existent au dehors, au dedans.
Les frontières existent comme rarement sur terre et dans les têtes.
Leur pouvoir d'étouffement n'a jamais été aussi nocif. Aussi aveugle. Aussi sanglant.
Leur treillis n'a jamais été aussi serré. Aussi poisseux. Aussi dément.
Car les frontières existent et renaissent
à la solde des milices, des clergés et des clans.

Pour un mur abattu, combien de solitudes bardées de barbelés ?
Combien de nations ressuscitées aux forceps et changées aussitôt en autant de fosses communes ?

C[1]est la nouvelle lutte finale.
Tous contre tous. Frère contre frère. Voisin contre voisin. Dieu contre Dieu.

Qui a promis la terre promise ?

Dernière Peau

Pour beaucoup c'est la chasse à la vie
aux quatre coins du monde,
et il est des parages où l'on doit s'acquitter
d'une dette d'origine inconnue,

d'une malédiction de naissance,
au creux de l'Afrique, au bout des Indes,
jusqu'aux portes du Pérou :
dîme sans quitus ni solde ni rémission.

Quel salaire d'os et d'âme exige-t-on
de ce môme de Lagos,
de cette fille de Peshawar,
de cet orphelin de Bogota ?

Aucun des dieux semés dans l'univers
n'a jamais répondu à ça.
Partout il n'y a que de la rage en déroute
dans les fondrières du millénaire numéro 3.

C'est quoi au fond de l'homme social
cette increvable iniquité,
cette marque au fer tribal
qui condamne à perpétuité ?

Pour beaucoup c'est la chasse à la vie
aux quatre coins du monde,
et il est des parages où l'on doit s'acquitter
d'une dette d'origine inconnue.

Aucune des lois votées en majesté
n'a jamais répondu à ça.
Il n'y a plus qu'à s'arracher des mégapoles,
à risquer sa dernière peau

et à changer d'exil.

À TOUS LES VENTS

L'avenir est pareil à cette porte,
54 rue du Château du temps des surréalistes,
Qui était à la fois ouverte et fermée,
Et que l'on s'est empressé de détruire!